

## RAPIDI.

( SOUR DJOUAB )

---

La ville antique, objet de ce travail — *Rapidi* — est à 20' 45'' Est du méridien d'Alger et à 37' au sud, sur la grande voie intérieure qui conduisait de Carthage à la Moulouïa, frontière orientale de la Tingitane, et se décomposait en deux routes ayant leur point d'intersection à *Sufasar*, dont les ruines portent aujourd'hui le nom d'Amoura. A cet endroit, où le Chélif rencontre la grande montagne de Ouamri qui détermine son coude vers l'ouest, l'une de ces routes, partie de Carthage, se dirigeait sur *Julia Cæsarea* (Cherchel), tandis que l'autre, venue de la frontière de la Tingitane, allait aboutir à *Rusuccuru* (Dellis).

La distance d'Alger à Sour Djouab, où sont les ruines de *Rapidi*, n'est que de 76 kilomètres à vol d'oiseau. Mais, à moins de s'aventurer dans les gorges si difficiles de l'Harrache et de l'oued el-Djema, il faut y aller par Tablat ou par Médéa, ce qui oblige à des détours considérables.

*Rapidi* jalonne à la fois la grande voie intérieure des communications antiques et la primitive limite militaire des Romains, limite sur laquelle ils paraissent s'être repliés après la révolte de 297.

On s'est déjà occupé dans cette *Revue* de plusieurs des établissements anciens échelonnés sur cette longue ligue, tels que *Rubrae* (Hadjar er-Roum), *Albulæ* (Sidi Ali ben Youb), *Oppidum Novum* (Duperré), *Auzia* (Aumale), etc. Quand la monographie de chacun de ces points aura été publiée, on pourra entreprendre de les rappeler selon leur ordre topographique dans un tableau définitif de récapitulation. Ce sera alors le moment d'étudier, dans son ensemble, cette partie essentielle de la géographie comparée de l'Algérie romaine.

Les éléments du travail actuel ont été recueillis dans deux voyages de l'auteur à Sour Djouab, au mois de juillet 1850 et en août 1855. On a utilisé, en outre, les observations faites par MM. de Caussade, Maillefer, Hervin, et autres personnes studieuses dont les noms seront cités toutes les fois qu'il y aura lieu de mentionner leurs travaux.

Les ruines de *Rapidi* (Sour Djouab) sont situées vers l'extrémité orientale du plateau des Beni Sliman, lequel s'étend au sud d'Alger entre les crêtes de l'Atlas maritime dont un versant domine la Mitidja, tandis que l'autre regarde les vastes plaines du Sud. Dans cette longue dépression, aujourd'hui explorée en tous sens et dont tous les gisements de ruines sont connus, les restes de Sour Djouab peuvent seuls représenter le *Rapidi* de l'itinéraire d'Antonin que Ptolémée a peut-être voulu désigner sous le nom de *Lamida*. En effet, il place cette dernière localité à 1° sud et à 10' est d'*Icosium* (Alger), ce qui est à peu près la position de Sour Djouab par rapport à Alger ; surtout si l'on tient compte du système particulier de graduation suivi par le géographe d'Alexandrie.

De Berrouaguia (*Tirinadi*) à Sour Djouab (*Rapidi*), on suit une route facile et très-pittoresque à travers le territoire des Oulad Sidi Ahmed ben Youcef, des Oulad Zian et des Oulad Tan, sur le beau plateau des Beni Sliman. La distance entre ces deux points est de 52 kilomètres, détours compris. Le Routier impérial compte 25 milles romains, ou 37 kilomètres ; différence 15 kilomètres. C'est beaucoup pour un chemin si court.

Mais les ruines de Sour Djouab sont les seules, à l'est de Berrouaguia, où l'on puisse voir les restes d'une ville militaire antique ; elles sont précisément sur la ligne de viabilité et dans toutes les conditions requises. On ne peut s'écarter de la direction qu'elles jalonnent sans se heurter à des chaînes abruptes qui n'offrent de passage qu'au nord ou au sud, mais qui sont impraticables d'occident en orient. C'est ici le cas d'appliquer un des principes exposés dans cette *Revue* (t. 2°, p. 243). Il ne faut donc pas hésiter à lire XXXV milles au lieu de XXV dans l'itinéraire d'Antonin ; en restituant cet X, qu'il arrive si souvent aux copistes d'omettre ou de donner en trop, l'accord des distances se trouve parfaitement établi.

Le livre de la nature est là toujours ouvert sous nos yeux ; il nous montre encore la direction inflexible de la voie romaine et les amas de ruines qui la jalonnent. Quand les livres des hommes sont en opposition avec celui-là, ce n'est pas lui qu'il faut entreprendre de corriger.

Entre Sour Djouab et Berrouaguia, après avoir passé le marais de l'oued Tamda, M. le docteur Maillefer a trouvé deux fragments d'épigraphie ; sur le plus petit, il a lu VIR et sur l'autre :

.....  
...S M. AV.....  
.....ONINVS.....  
.....X... XL.....  
.....AX ORB.....  
....M M D.....  
.....IPO.....  
.....IT.....  
.....

Ces lambeaux d'inscription en disent juste assez pour faire regretter que l'ensemble ne puisse pas se rétablir.

La première fois que je passai de ce côté, les Arabes me dirent qu'on voyait les restes d'une ville à *Tamda*; je pensai aussitôt au *Lamida* de Ptolémée. Mais M. Mac Carthy qui a visité la localité avec soin assure qu'ils se trompent et que les vestiges antiques qu'on y observe n'annoncent qu'un établissement de peu d'importance. Cette ruine est d'ailleurs marquée à 7 kilomètres ouest de Sour Djouab, entre oued Halleba et oued Tamda sur la *Carte topographique des environs d'Alger* (1851).

De là, on atteint promptement Sour Djouab.

Les ruines de *Rapidi* y couvrent une colline qui s'allonge d'ouest en est, baignée au nord et au sud par deux petits affluents du haut Isser qui se rencontrent à sa pointe occidentale. Leur source est à une très-faible distance à l'est, dans les contre-forts des massifs montagneux, qui bordent le plateau des Beni Sliman. De leurs rives s'élèvent en étage des champs, nus et jaunes après la moisson, auxquels succèdent, à mesure que l'on gravit les pentes vers le sud ou vers le nord, des terrains de plus en plus boisés et d'une verdure plus sombre.

Les petits cours d'eau qui baignent la base de la cité antique, serpentent entre deux lignes de laurier-rose qui lui font en été une fraîche et brillante bordure. Le squelette de ville qu'ils enserrent semble alors sortir d'une corbeille de fleurs, et l'éternelle jeunesse de la nature, mise ainsi en regard de la destruction qui atteint inévitablement les œuvres humaines réputées les plus solides, n'en a que plus de vivacité et de charme.

Je fus distrait fort désagréablement de ces pensées philosophiques et champêtres par la visite de quelques vieilles femmes des Beni Sliman dont les sollicitations importunes m'arrachèrent un

peu de tabac à fumer qu'elles s'empressèrent de *mâcher*, séance tenante ! je n'ose employer le mot technique. Elles ne m'avaient paru que laides au premier coup-d'œil ; je les trouvai hideuses après cet ignoble exercice. Plusieurs hommes qui survinrent me mirent à leur tour à contribution ; mais au moins ceux-ci, en compensation, m'apprirent quelque chose. Ils me racontèrent l'histoire ancienne — à leur manière — des ruines de Sour Djouab. Je vais la reproduire d'après eux ; mais bien entendu, sans la garantir.

Dans les légendes locales, les destinées d'*Auzia* (Aumale) et de *Rapidi* (Sour Djouab) sont intimement liées : Rozlan était maître de la première de ces villes que les indigènes appellent Sour *Rozlan*, et son fils Toulig était seigneur de la seconde. Ils se rencontraient de temps en temps, pour causer d'affaires ou pour donner cours à leur affection réciproque ; et leur lieu de rendez-vous était la R'orfa des Oulad Meriem, tour romaine dont il sera question un peu plus loin.

Ici, la tradition, passant brusquement de l'époque romaine à une autre qui lui fut sans doute très-postérieure, raconte ainsi la manière dont la ville fut abandonnée.

Un certain ben Aouda vivait à Chabet el-Guitran (le ravin du goudron), dans la montagne située au sud du Sour et vendait du goudron aux gens de Rapidi. Un jour qu'il s'y rendait pour son commerce habituel, il trouva la place abandonnée et s'empara de tout ce qu'on y avait laissé de précieux, ce qui le rendit possesseur d'une grande quantité d'or, d'argent, etc. , à ce que dit la légende, qui ne juge pas à propos de nous informer pourquoi la population se retira, et surtout pourquoi elle n'emporta pas ses trésors.

Pour rentrer dans le domaine de la réalité, je rappellerai que la très-petite tribu des Djouab est en assez mauvaise intelligence avec les Beni Sliman, ses puissants voisins, qu'elle accuse d'usurper une partie de son faible territoire avec l'aide des Chrétiens qu'ils ont trompés. Un de leurs vieillards me disait à ce sujet : Depuis des siècles, la ruine que tu visites s'appelle Sour *Djouab*. Si les Beni Sliman nous l'enlèvent, il faudra donc changer son nom et donner un démenti à l'histoire !

Sachant qu'il n'y avait pas de population sur l'emplacement des ruines, ni même à proximité (en 1855), j'avais pris la précaution d'indiquer à l'autorité compétente le jour de mon arrivée, afin de trouver une tente, une garde et des moyens de subsistance. Malheureusement, la personne qui avait mission de faire exécuter ces ordres

par l'entremise de Zitouni, caïd des Djouab, s'avisa de me désigner par le titre de *mercanti*, épithète malencontreuse, qui n'est pas une recommandation auprès des indigènes. Aussi, je ne trouvai ni tente, ni vivres, ni âme qui vive en mettant pied à terre. Ce qui compliquait la situation, c'est que le temps était fort [à l'orage et menaçait d'une très-mauvaise nuit. En attendant qu'on eût mis la main sur Zitouni qui habitait au sud et loin de là, dans la montagne, mon spahis fit apporter, non sans peine, une tente d'Arabes, qu'il avait découverte à deux ou trois kilomètres des ruines. Je lui pardonnai cet acte d'autorité d'autant plus volontiers qu'il me permit d'offrir l'hospitalité à une dame française qui venait de Médéa avec son vieux père et un jeune enfant. Je ne sais ce que cette pauvre famille serait devenue sans abri, pendant cette nuit affreuse où des torrents de pluie ne cessèrent de nous assaillir, et où le tonnerre tomba à quelques pas de nous au milieu des chevaux, qui rompirent leurs liens et s'enfuirent épouvantés dans la montagne.

Le lendemain, en parcourant les ruines je trouvai le buste d'une grande statue en pierre, un Jupiter dont la tête seule mesurait 55 c. de hauteur. Tout auprès, je vis les débris d'une main tenant la foudre, qui appartenait à la même divinité. L'orage de la veille et ce que les indigènes disaient de la fréquence des tempêtes sur ce plateau, me firent comprendre l'opportunité du culte de Jupiter tonnant, chez les Romains de Rapidî.

Le caïd Zitouni avait à faire oublier sa nonchalance à exécuter les ordres qui me concernaient. Il s'empressa donc à ma prière de convoquer une cinquantaine de travailleurs volontaires de sa tribu, munis d'outils autant que possible, et qui devaient exécuter, sous ma direction, quelques fouilles sur le terrain des ruines, moyennant une rémunération proportionnée à l'importance des découvertes.

Les indigènes, peu habitués sans doute à recevoir de l'argent pour les corvées ordonnées par leurs chefs, ne crurent pas beaucoup à ces promesses de paiement ; et, au lieu de cinquante, il n'en vint guère qu'une quinzaine le lendemain, dont cinq ou six au plus s'étaient munis des outils nécessaires. Cependant, sur mes indications, et après avoir reçu les instructions convenables, tous se rendirent au travail. En quelques heures, une trentaine d'inscriptions ou bas-reliefs avaient été exhumés, et chacun recevait la somme qui lui revenait. Ce procédé fit merveille : le lendemain, presque toute la tribu se mettait à ma disposition et si j'étais resté plus longtemps, les voisins se seraient mis aussi de la partie.

Voici ceux de ces monuments qui n'avaient pas encore été publiés ou qui l'ont été inexactement (1) :

N° 1.

DIS                    MAN.  
L. LICINIVS LICINI F.  
EQ. ALAE THRACVM V.  
A. XX MILITAVIT A. IIII  
LICINIVS RVGISVS  
FECIT

M. de Caussade a publié cette épigraphe sous le n° 60, dans sa *Notice sur l'occupation romaine dans la province d'Alger* ; mais sa copie diffère assez de la mienne pour que j'aie cru devoir donner celle-ci.

Nous avons ici l'épithaphe d'un Lucius Licinius fils de Lici. ius, cavalier de l'escadron des Thraces qui a vécu 20 ans et a servi pendant quatre ans, épithaphe gravée par les soins de Lucius Rugisus.

Nous retrouvons donc à Rapidi cette cavalerie des Thraces dont la présence a déjà été signalée sur plusieurs points de la grande voie intérieure. Il était difficile de choisir un endroit plus convenable pour faire vivre cette arme et l'utiliser, au point de vue militaire. Aussi, lors de mon dernier passage (1855), il était question d'y établir une *zmala* de spahis. Les hommes de sens se rencontrent, même à des siècles de distance.

N° 2.

DIS M. DATVS FELI  
CIS MILES COH. II SAR  
DORVM MILITAVIT ANN. ...  
XXV VIXIT A. XXXX  
FECIT DONATVS  
FILIVS VIVS

Ce monument est consacré à Datus Felix, soldat de la 2<sup>e</sup> cohorte des Sardes qui a vécu 40 ans et à servi pendant 25 ans ; par son fils Donatus.

---

(1) En exécutant ces travaux, je m'aperçus que des pierres déjà signalées par M. de Caussade avaient été ensuite tournées, l'écriture en dessous. Ce procédé, dû à diverses causes et qui produit des effets très-différents, a des inconvénients qui balancent ses avantages.

Le latin n'est pas fort respecté dans cette petite épigraphe.

La pierre où elle est gravée est encore haute de 80 c., bien que la partie supérieure, ou le tableau (*tabula*), soit brisée. On ne distingue plus que les pieds et le bas de la queue d'un cheval.

A Hadjar Roum (*Rubrae*), autre position militaire de la grande ligne intérieure, on trouve aussi des inscriptions relatives au corps des Sardes.

N° 3.

D. M.

ABILIAHAS RVM MEL  
MILES C<sup>o</sup>H. II SARD<sup>o</sup>RVM  
VIXIT ANNIS LV  
SEXTIA PRIMA C<sup>o</sup>NIVGI P. F.

Entre l'inscription et un fronton dont le tympan porte une couronne au centre, est le tableau dans une niche cintrée. On y voit trois personnages. Le plus grand, homme barbu, vêtu d'une tunique qui descend à la hauteur du genou, a le pied gauche posé sur un petit bloc carré, et porte sur la cuisse du même côté un jeune garçon habillé aussi d'une simple tunique, et qui tient une grappe de raisin à la main gauche. L'homme a la main droite posée sur l'épaule d'une petite fille qui offre une pomme au garçon et a pour costume une double tunique dont celle de dessous, beaucoup plus large que l'autre ne laisse pas apercevoir les pieds. M. Hervin, sergent au 1<sup>er</sup> régiment des tirailleurs indigènes, nous a adressé de ce monument un dessin fort exact, ainsi que nous avons pu nous en assurer par l'examen que nous avons fait de l'original.

N'oublions pas de faire remarquer les noms arabes de cet *Abiliahas-Rummel*, qui pourtant servait dans une cohorte de sardes.

Comme tous les autres monuments funéraires de Sour Djouab, celui-ci est d'une exécution très-barbare.

N° 4.

.....FAVON  
IVS DONATVS  
MIL. COH. II SAR.  
HER. TERTVLA  
P. F. AN.. V. XXX

Favonius Donatus qui a vécu 30 ans et à qui sa pieuse épouse He-

rennia Tertula a élevé un tombeau appartient encore à la 2<sup>e</sup> cohorte des sardes. Cavaliers thraces et fantassins sardes se retrouvent, nous l'avons déjà dit, sur toute cette ligne, par suite du système des Romains qui tenaient à dépayser leurs auxiliaires. Pendant que ceux d'Europe venaient tenir garnison en Afrique, la cavalerie mauritanienne était en Pannonie, en Belgique, etc., et l'infanterie de cette nation stationnait en Bretagne, en Thébàide. etc.

N° 5.

D. M.  
DONATO SILVAN  
VETERANO  
VIX. A. XXXXVIII  
IVL. FELICVLA  
PIA BENE MERENTI  
FECIT (1).

« La pieuse Julia Felicula a élevé ce monument au bien méritant »  
» Donatus Silvanus, vétéran qui a vécu 48 ans. »

Au-dessus de cette épitaphe, est un bas-relief représentant deux personnages de taille inégale, un homme et un enfant. L'homme, placé à gauche de l'observateur, est debout, vêtu d'une espèce de blouse qui s'arrête au genou et tient un rouleau dans la main droite. Le dessin fait par M. Hervin et que j'ai sous les yeux indique un objet qui ressemble fort à un chandelier pourvu de sa chandelle. L'enfant placé à droite a le même costume que son père et a les cheveux disposés de la même manière; c'est-à-dire, une raie au milieu de la tête et les boucles retombant en oreilles de chien de chaque côté jusqu'au dessous de la nuque.

Ce tableau, sculpté dans une niche cintrée, est surmonté de deux frontons: l'inférieur porte un croissant et le supérieur, de la forme triangulaire habituelle, une couronne au tympan.

N° 6.

DIS MANIBVS  
P. QVINTILLVS VET.  
VIXIT AN. LXX FECI  
T COIVNX (2).

---

(1) Hauteur de la pierre, 1 m 60 c.; largeur 55.

(2) Pierre haute de 1. m. 15 sur 45 c. — A, N, de la 3<sup>e</sup> ligne sont liés.

« Aux Dieux mânes ! Publius Quintillus a vécu 70 ans. Son épouse lui a fait » (ce monument).

L'épigraphe est surmontée d'un grand croissant au-dessus duquel s'épanouit une espèce de fleur de lotus.

Il paraît que cette pierre a été brisée depuis que je l'ai découverte ; car sur une copie prise depuis mon dernier passage par M. le docteur Maillefer, on ne trouve plus que la fin des lignes.

L'absence du nom de l'épouse qui élève le monument est une circonstance assez rare.

N° 7.

DIS MANIBVS SACRVM  
SATVRNINVS AGASTANI  
MILITAVIT ANNIS XVI.  
VIXIT ANNIS XXXV  
HIC SEPVLTVS EST (1).

« Monument consacré aux Dieux mânes ! Saturninus Agastanius a fait la guerre pendant 16 ans et en a vécu 35. Il est inhumé ici. »

M. de Caussade donne cette inscription avec quelques variantes sous le n° 64. Mais il ne mentionne pas le bas-relief que je vais décrire.

Le tableau présente un personnage unique, le défunt sans doute, qui est debout tenant de la main droite la lance haute. Son costume est la tunique à manche avec un poitrinal à franges qui retombe en avant jusqu'à la hauteur du nombril.

Au-dessus du tableau, est un croissant surmonté d'un disque, la pleine lune peut-être, pour symboliser la plénitude et le déclin de la vie ; idée qui se trouve fréquemment exprimée sous divers emblèmes, sur les tombeaux d'Afrique.

Cette pierre était retournée, l'écriture en-dessous.

---

(1) Pierre de 2 m. 0,5 c. sur 0,50 c. Les lettres ont 0,05 c. Le cadre de l'épigraphe à 39 c. de haut sur 35 de large. Le tableau est de même largeur et haut de 59 cent.

N° 8.

D. M. S.  
LOLLIVS FRON  
TO SESQ. V. A.  
LX LATINIA FOR  
TVNATA CONIVNX  
OB MERITA FEC. (1).

« Lollius Fronto, (soldat à) ration-et-demie, a vécu 60 ans. Latinia Fortunata, son épouse lui a fait (ce monument), à cause de ses mérites. »

L'abréviation SESQ., à la 3<sup>e</sup> ligne, paraît être celle de *sesquiplaris* que l'on disait du soldat qui recevait ration et demie. *Sesquiplares unam et semis consequantur annonam*, a dit Végèce.

Une inscription trouvée à Rome, et rapportée dans le *Pitisci lexicon*, verbo *sesquiplares*, offre un exemple de l'abréviation *sesq.* à la 11<sup>e</sup> ligne.

Au-dessus de l'épithaphe de notre Lollius, on a sculpté un personnage, debout, vêtu d'une tunique à manches longues, sous un pallium qui couvre le côté gauche du corps ; il sacrifie sur un petit autel placé à sa droite. Un fronton, qui pose sur des palmes faisant chapiteaux, porte au centre du tympan trois feuilles qui se confondent par leur pédoncule et forment une espèce de trèfle.

Les huit épigraphes précédentes, auxquelles on peut ajouter le n° 56 de M. de Caussade (2), se rapportent à des personnages militaires dont six en activité de service au moment de leur mort ; quatre appartiennent aux corps d'infanterie et de cavalerie, sardes et thraces, qui semblent avoir été, à une certaine époque, échelonnés sur la grande voie intérieure, concurremment avec des parthes, etc. Cette circonstance suffirait pour révéler le caractère essentiellement militaire de Rapidi ; un jalon sans doute du *Limes Auziensis*, comme *Tirinadi* (Berrouaguia) en était un du *Limes Caput Cillensis*.

---

(1) Cette pierre a 1 m. 30 c. de haut sur 85 de large. Le cadre de l'épigraphie mesure 30 c. sur 35.

(2) V. aussi plus bas les épigraphes n°s 24 et 25.

N° 9.

DIS M. Q. PRAECILIUS  
VICTOR VIXIT A. XXVII  
PRAECILIUS SATVRNI  
NVS FRATRI EIVS  
FECIT

« Aux Dieux mânes! Quintus Praecilius Victor a vécu 27 ans.  
» Praecilius Saturninus a fait (ce monument) à son frère. »

A la partie supérieure de cette pierre, qui est haute de 70 c., il y a un personnage debout.

Les inscriptions de Berrouaguia offrent aussi le nom de Praecilius que la fameuse épitaphe de l'argentier de Cirta a rendu populaire dans le monde archéologique.

N° 10.

DIS MANIBVS  
SACRVM P. MAR  
TIVS SATVRNINVS  
VIXIT ANNIS VI  
II Q. MARTIA P. VIXIT  
ANNIS VII

« Monument consacré aux Dieux mânes! Publius Martius Saturninus a vécu 8 ans. Quinta Martia, pieuse, a vécu 7 ans. »

Dans cette épitaphe d'un frère et d'une sœur, les quatre chiffres romains qui expriment l'âge du garçon sont séparés; une moitié finit la 4<sup>e</sup> ligne et l'autre moitié commence la ligne suivante.

L'abréviation P. de la 5<sup>e</sup> ligne pourrait aussi figurer le mot *plus*, au lieu de *pia*.

Ces deux enfants qu'une même pierre recouvrait appartenaient peut-être à la lignée des Martius dont il y eut une branche patricienne et l'autre plébéienne, toutes deux illustres.

N° 11.

D. M.  
PAIPENNIUS FELIX VIXIT  
A. LXX IVLIA OCTAVIA  
CONIGI BENEMER  
ENTI FECIT

« Paipennius Felix a vécu 70 ans. Julia Octavia à son époux bien  
» méritant a fait » (ce tombeau).

Le barbarisme *conigi* est l'œuvre du lapicide.

Au-dessus de cette épitaphe, on aperçoit les jambes d'un person-  
nage placé entre deux colonnes dont on distingue seulement les  
bases, le haut du tableau étant brisé.

N° 11.

D. M.....  
VLPIVS IS.....  
IVCVNDA. ....  
VXOR ET VL.....  
HOSPES ET IVS.....  
ET PETRONIA SATVR  
NINA VXOR MONV  
MENTVM FECIT

« Monument consacré aux Dieux mânes ! Vlpus Is. .... Jucun-  
» da..... épouse et Vlpus Hospes et Jus..... Et Petronia Satur-  
» nina, épouse, a fait ce monument. »

Cette pierre tumulaire mesure 95 c. de haut sur 55 c. ; le champ  
occupe la partie supérieure ; il est creux et bordé de baguettes, sauf  
au bas.

N° 13.

D. M. S.  
LAVIA G  
EMNAR  
IA VIC. AN.  
LXXV

L'appendice qui distingue le G du C descend sous la lettre dans  
le mot Gemnaria au lieu de remonter au-dessus.

« Aux Dieux mânes ! Flavia Gemnaria a vécu 75 ans. »

Au-dessus de cette épitaphe est un grand croissant sous la corne  
droite duquel l'artiste a figuré un petit vase.

VIC., abréviation de VICSIT (pour VIXIT), se rencontre assez  
fréquemment en épigraphie africaine.

N° 14.

D. M.  
ANNIO NAM....  
V. A. X  
FECIT ANNIVS

« Aux Dieux mânes ! A Annius Namphamo. Il a vécu 10 ans.  
» Annius a fait » (ce monument).

J'ai cru pouvoir compléter ainsi l'amorce *Nam.*, commencement d'un nom punique qui, d'après Saint-Augustin, signifie « *boni pedis homo* » ; c'est-à-dire, homme qui en mettant le pied quelque part y apporte le bonheur. Ce nom, célèbre pour avoir été celui du proto-martyr d'Afrique, qui mourut pour la foi à Madaure (Mdaourouche), se trouve écrit en entier sur cette curieuse inscription que j'ai rapportée de Cherchel en 1855.

NAMPHAMONI  
ANNOBALIS L. LANIO  
FAVSTVS L. PATRONO  
O. M.

Pour revenir à notre n° 14, disons que cette épigraphe est surmontée d'un tableau représentant un personnage debout, qui sacrifie sur un autel placé à sa droite. Il a la tête nue et porte une tunique serrée à la ceinture par une cordelière et qui laisse nus l'épaule et le bras gauche. Au milieu du fronton est une rosace.

La pierre est haute de 1 m. 50 c. et large de 40 c. Mais comme elle est brisée à droite dans toute sa longueur, ce chiffre ne représente pas la largeur totale.

M. le sergent Hervin a donné un dessin très-exact de ce petit monument.

A. BERBRUGGER.

(La fin au prochain numéro.)

---